

# Dans le grand chaudron des sentiments rugueux

Jean-Louis Benoît propose avec *la Demande en mariage* et *l'Ours* une savoureuse approche déjantée de deux pièces de jeunesse d'Anton Tchekhov.

**S**i l'on ne voit pas les animaux de la ferme, on les entend. Et pas qu'un peu. Le décor est tout autant réaliste et fermier. Dans la Russie d'avant Octobre. Et les personnages évoluent à la limite de la caricature. C'est là un des atouts

majeurs de cette mise en scène de Jean-Louis Benoît (assisté d'Antony Cochin). Avec *la Demande en mariage* et *l'Ours*, deux pièces courtes écrites en 1888 par Anton Tchekhov, il rend hommage à cet auteur alors trentenaire qui rencontrait là ses premiers succès.

Vient alors aujourd'hui une question, comment monter ces deux textes (ici dans la belle et dynamique traduction d'André Markowicz et Françoise Morvan) que l'auteur qualifiait de « *plaisanteries* », et qui ont été depuis représentées tant de fois que l'on en voit en certains lieux la trame de l'usure.

## La trame de l'intrigue est mince. Mais ce que Tchekhov a voulu, c'est avant tout faire rire

L'équipe, sur la petite scène du Poche Montparnasse, idéale pour l'exercice, renverse la table. Au propre comme au figuré. Dans les deux cas, il s'agit d'une histoire d'amour, ou au moins d'amours possibles, envisageables, suggérées, dans un univers à l'orée de la folie. Dans un monde où une certaine forme de cupidité, cachée derrière un « bon sens paysan », fait tourner au vinaigre le petit vin léger de la passion, de l'espoir, du rêve. Et l'on se déchire pour un chien « *bégu* » (à la mâchoire supérieure plus longue que l'inférieure) ou pour savoir si le petit pré aux bœufs appartient aux uns ou aux autres.

La trame de l'intrigue est mince. Mais ce que Tchekhov a voulu, c'est avant tout faire rire, tant les situations qu'il imagine sont cocasses, voire stupidement hilarantes. Le parti pris de Jean-Louis Benoît est clair. Pousser la

farce, tout en conservant entier le sens de l'affaire. Son décor, qui finit, comme ses personnages, par se déglinguer, en témoigne.

## La façon de surjouer renforce la charge, la déraison comique

Il fallait aussi des comédiens de choc pour pareille entreprise. Bonne pioche. Le trio des deux pièces est assez magique. Qu'ils soient pères, servants ou amoureux transis, Manuel Le Lièvre et Jean-Paul Farré sont parfaits.

Truculents, violents, et bêtes à en pleurer de rire.

Quant à la demoiselle des deux aventures, interprétée dans deux registres au départ différents, elle est servie avec mention par la féérique Émeline Bayart. Tous les trois en rajoutent, en font des tonnes, grimacent, gesticulent, hurlent dans une harmonie parfaite. Cette façon de surjouer, de s'inscrire et de rester dans l'excès, en ciselant dans cette démesure chaque personnage, renforce la charge, la déraison comique. « *Il y a un fond tragique dans les personnages (...) mais on est surtout dans l'absurde* », dit le metteur en scène, qui fréquenta pour la première fois Tchekhov au Théâtre de l'Aquarium (Cartoucherie de Vincennes), qu'il dirigea une trentaine d'années à partir de 1970. Ses trouvailles sont remarquables. ●

GÉRALD ROSSI

TOUT EN EXERÇANT  
SA PROFESSION  
DE MÉDECIN,  
TCHEKHOV A PUBLIÉ  
ENTRE 1880 ET 1903  
PLUS DE 600 ŒUVRES.